

**Zeitschrift:** Matières  
**Herausgeber:** École polytechnique fédérale de Lausanne, Institut d'architecture et de la ville  
**Band:** 18 (2024)

**Artikel:** La légende de la piscine quarante ans plus tard  
**Autor:** Marot, Sébastien  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1053547>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

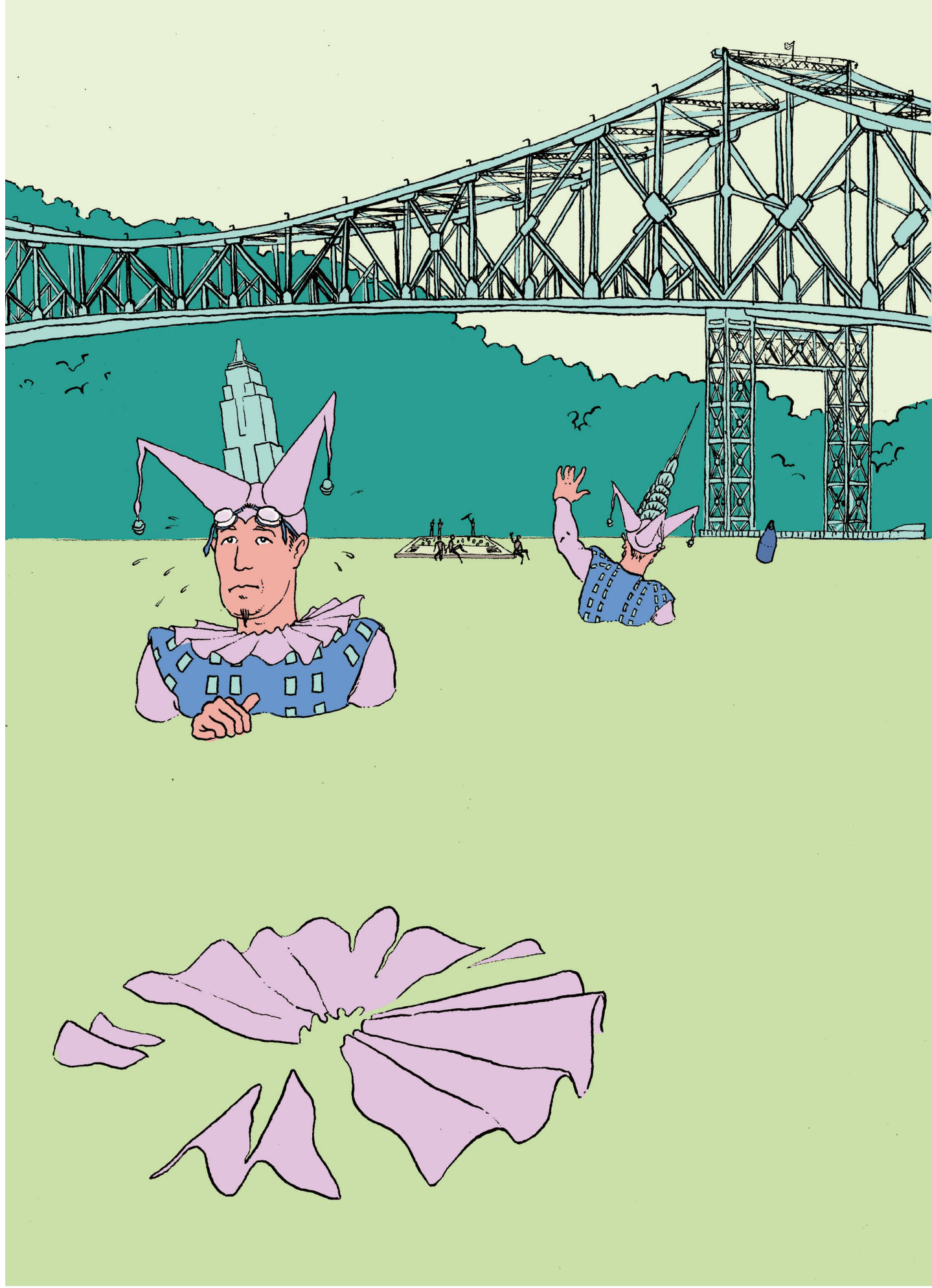
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# La légende de la piscine quarante ans plus tard

## Sébastien Marot

Après leur collision avec le radeau de la Méduse, les nageurs éprouvèrent un certain embarras. S'ils ne partageaient pas le cynisme des danseurs qui avaient sombré à la suite de l'accident, certains commencèrent à se dire que peut-être, savait-on jamais, l'intuition de ces derniers, à savoir que les agonies de la métropole ne pouvaient pas être combattues, n'était pas totalement controuvée. Par pure compassion, et parce qu'après tout ils étaient aussi maîtres-nageurs, ils parvinrent à secourir et prendre à bord une demi-douzaine de ces danseurs. La compagnie de ces derniers n'était pourtant pas un cadeau : non seulement ils ne savaient pas nager, ni a fortiori s'adapter au ballet synchronisé des nageurs, mais ils ne cessaient d'alterner pénibles jérémiades et crises de cynisme, et allaient même jusqu'à faire des remarques désobligeantes sur l'étrange mode de locomotion de la piscine, qu'ils disaient absurde, en prenant ouvertement et bruyamment à témoin les touristes qui faisaient le tour de Manhattan en promènecouillons. Mais bon... les rois ont toujours besoin de bouffons.

### Divorce

Parce que plusieurs des nageurs espéraient encore que la New York qu'ils avaient découverte n'était qu'une sorte de Potemkine inversé, dissimulant une réalité plus aventureuse, la piscine mouilla à plusieurs reprises le long des jetées de la Harlem River pour des étapes toutes décevantes et inutiles – sinon qu'un ou deux danseurs débarquèrent –, avant de déboucher enfin dans l'Hudson. Manifestement, il était vain de nourrir le moindre espoir, et plus encore de boucler le tour de l'île avec les touristes. Manhattan n'était qu'une impasse. Un débat animé s'engagea alors entre les nageurs pour savoir quelle direction prendre. Certains pensaient que la piscine n'avait plus qu'à se laisser ramener par le courant dans l'Atlantique et faire machine arrière vers l'Europe de l'Ouest, tandis que d'autres étaient d'avis de continuer à remonter le fleuve en quête d'une *terra incognita* où les nageurs pourraient au moins développer librement leurs rêves et leurs projets. La discussion fut vive et

polémique, émaillée de ces scènes de délire typiquement slaves, et plombée par les litanies et lamentations des danseurs qui n'allaient nulle part. Les flux et reflux du delta de l'Hudson (mi-rivière, mi-fjord) donnaient à leur hésitation une sorte d'expression spatiale.

Après des jours et des nuits d'expectative sous le Washington Bridge, quelques-uns des nageurs (deux couples en particulier) décidèrent de débarquer à Manhattan : il fallait chercher, disaient-ils, sinon dans le présent, au moins dans le passé récent de la métropole, la raison d'espérer qui les avait fait nager tout ce temps jusqu'ici, comprendre ce qui avait déraillé, sauvegarder les graines de cet esprit perdu pour les ramener en Europe où elles trouveraient probablement, des décennies plus tard, un terrain plus fertile, favorable au regain et à une nouvelle récolte. Ils parlaient d'une mission, d'un Saint-Graal qu'il fallait découvrir et récupérer. Tout en admirant leur foi, mais sans pouvoir dire s'il s'agissait d'une vraie foi ou d'une pure résignation, d'une loyauté ultime ou d'une sorte de trahison à leur cause, les autres nageurs restèrent sceptiques. La cérémonie d'adieu fut émouvante. Les nageuses étaient particulièrement attristées du départ de leurs amies qui promirent qu'elles essaieraient de donner des nouvelles. Mais aussitôt que les rues de Manhattan eurent englouti leurs compagnons, les nageurs, contemplant la métropole des déceptions, se remirent à nager en formation et, noyant leurs larmes amères dans l'eau de la piscine, commencèrent à remonter lentement le courant puis, passé les Cloisters, à pénétrer en territoire inconnu.

## Avenue

En les frappant d'admiration, les Palissades leur tirèrent littéralement la tête de l'eau. Les canyons de Manhattan ne pouvaient clairement pas rivaliser avec cette rude et rugueuse majesté. Aux yeux des jeunes nageurs qui avaient passé toute leur vie dans l'océan, dont la surface lisse n'était troublée que de temps à autre par la topographie évanescence des vagues, la simple masse de cette falaise, s'étirant sur plusieurs milles, était stupéfiante. Et la surprise des vieux nageurs n'était pas moindre. Ce paysage ne ressemblait à aucun des souvenirs qu'ils avaient conservés de leur trajet sur la Volga où la terre et l'eau fusionnaient dans l'horizon unique d'une étendue déjà océanique et où, jusqu'à la Baltique, les villes avaient paru flotter entre ciel et mer, sur la pellicule inframince d'un marais infini. Onega, Ladoga, Saint-Petersbourg alias Léningrad... Les nageurs n'avaient-ils pas dû le succès de leur évasion à la capacité de la piscine à se fondre dans cet horizon étale ? Pénétrer dans l'Hudson était une tout autre affaire où, au lieu de brasser l'épiderme de la Terre, l'on se sentait aspiré dans ses boyaux. Diable, pensèrent-ils, si Coney Island leur avait paru être comme « l'appendice clitoridien du port de New York », dans quel merdier se trouvaient-ils maintenant engagés ?

## Pop

La progression fut lente, très lente. Non seulement parce que la piscine remontait maintenant le courant d'un fleuve, et à la suite de la diminution du nombre de nageurs, mais surtout parce qu'à la différence de son parcours transatlantique, elle ne savait plus vraiment où elle allait. Par ailleurs, tout au long du voyage, les rapports sous-marins des nageurs s'étaient régulièrement soldés par des nourrissons qui surgissaient à la surface de la piscine comme des flotteurs dans une sorte de fluide amniotique collectif. Ces baby-boomers, comme on les avait plaisamment surnommés, avaient appris à nager en imitant leurs parents, et pris la relève, en posant de temps à autre des questions à leurs aînés, mais sans vraiment perturber la natation bien synchronisée des nageurs.

Les livres et manifestes que leurs parents avaient emportés avec eux, brouillés par des milles et des milles d'eau salée, étaient de plus en plus difficiles à lire, mais puisqu'ils n'avaient croisé ni terres ni humains de tout leur voyage – à part quelques lointains navires ou paquebots qui n'avaient pas l'air si différents de la piscine, bien qu'apparemment plus gros et plus efficaces –, ces boomers n'avaient eu aucune raison de remettre en question la décision prise par leurs parents d'entreprendre un tel exode.

Cependant, les choses avaient commencé à changer dans l'Hudson, et les deux couples qui avaient débarqué à Manhattan étaient parmi les plus brillants représentants de cette nouvelle génération. À partir de ce moment, les enfants et les adolescents prirent de moins en moins volontiers part à la natation synchronisée, et se laissèrent de plus en plus distraire par le paysage environnant. De sorte que les nageurs, fatigués de les rappeler à l'ordre, les abandonnèrent bientôt à la garde des bouffons, qui firent ainsi office de nounous. Paradoxalement, puisque la piscine remontait un cours d'eau, en principe vers la pureté d'une source lointaine, l'eau du fleuve paraissait de plus en plus sale, et celle du bassin qui ne cessait d'embarquer dans le sillage des péniches fut rapidement changée en potage douteux.

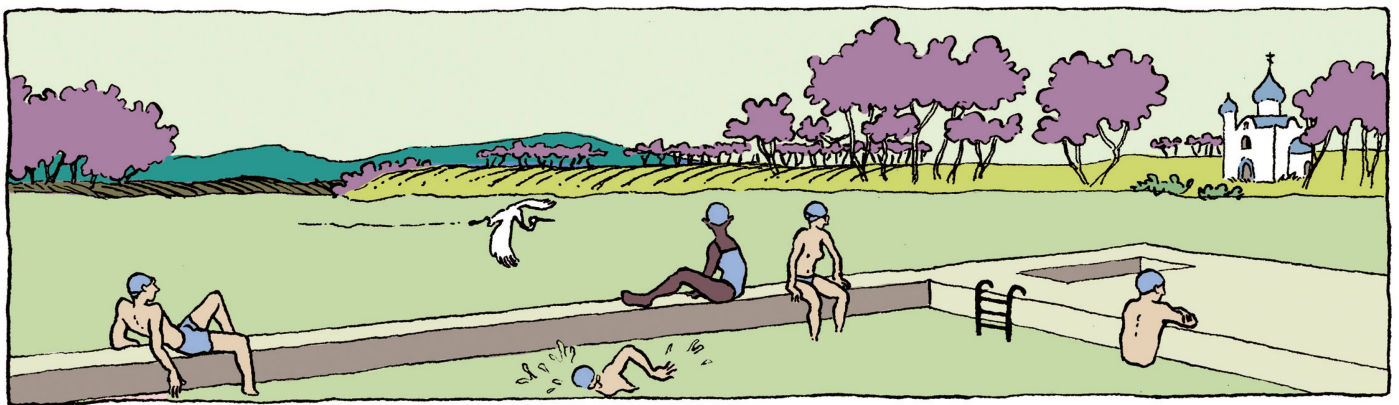
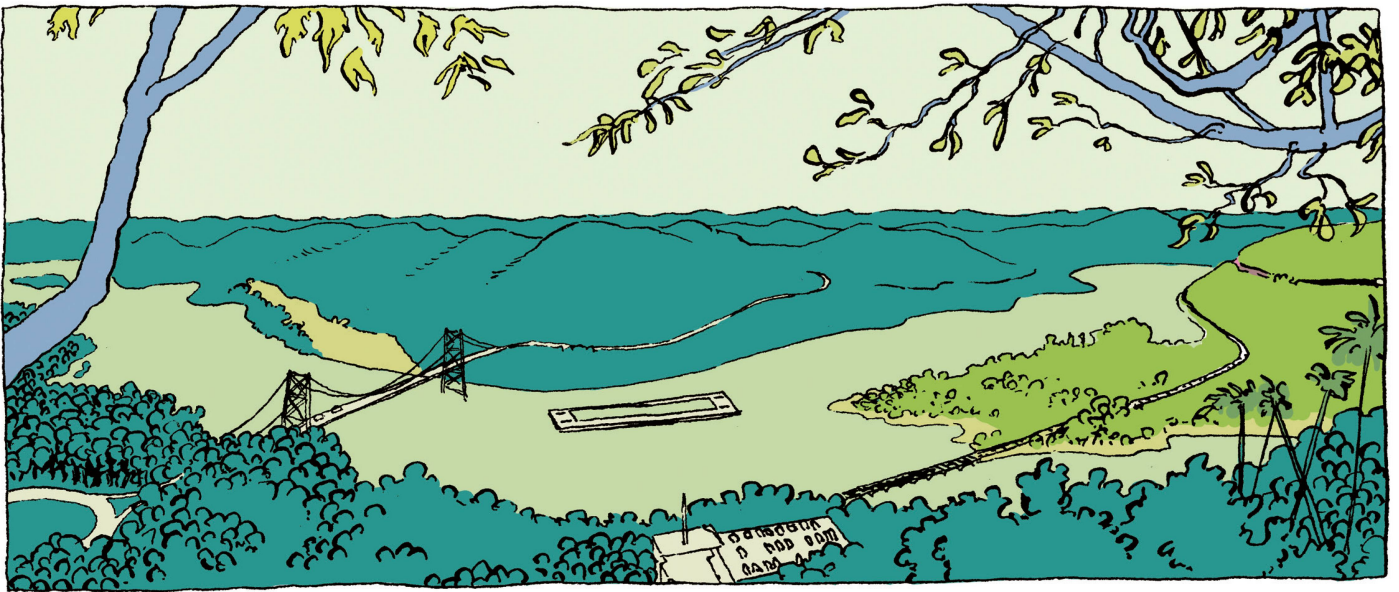
## Blues

Naviguer à travers les Hudson Highlands n'en fut pas moins une expérience stupéfiante. Lorsque les falaises des Palissades diminuèrent un peu et que les rives reculèrent de part et d'autre, le fleuve parut s'évaser, se dilater en une série de lacs et de baies : Tappan Zee, Haverstraw Bay... Les gens qu'ils apercevaient sur les rives ou sur les péniches ne semblaient pas faire très attention à la piscine et à son étrange équipage. Pourtant, en de rares occasions, les nageurs eurent l'impression que leur présence ne passait pas tout à fait inaperçue. Le soir où ils longèrent Sing Sing, par exemple, une lente et déchirante plainte émanant d'un chœur de femmes – « *Gonna journey up the Hudso/Goin' on a lonesome trail...* » – coula comme une brume sur la Tappan Zee : « *You can send me up the river/ Or send me to that mean old jail/ I killed my man and I don't need no bail.* »

## Diaspora

À la première halte qu'ils firent sur l'Hudson, les nageurs reçurent des nouvelles de leurs amis. Ils étaient à présent à Paris, en France, où ils pensaient que leurs espoirs pourraient se réaliser. Ils écrivaient qu'ils avaient conçu un projet de condensateur social à ciel ouvert, un tapis programmatique inouï, aligné sur un canal qui offrait un mouillage idéal pour la piscine. Les nageurs furent enchantés et certains pensaient même qu'ils devraient faire demi-tour là-bas, mais leur enthousiasme tourna court. Dès l'étape suivante, la nouvelle leur parvint que le projet de leurs amis avait malheureusement été supplanté par un autre qui ne faisait d'ailleurs que recycler quelques-unes des esquisses qu'ils avaient produites comme étudiants à Moscou. Mauvais timing ! Les nageurs commencèrent à penser, mais sans oser se le dire les uns aux autres, que toute leur vie n'avait été qu'une histoire de mauvais minutage. La piscine reprit donc sa lente remontée du courant. Mais à chaque nouvelle étape, les nageurs se mirent à faire de longues promenades dans les environs, la plupart du temps seuls, et certains manquaient à l'appel lorsque la piscine appareillait.

Une diaspora s'engagea ainsi, qui vit beaucoup d'ex-nageurs atterrir dans de lointaines écoles d'architecture de tout le pays, pour y enseigner la construction à des groupes d'étudiants qui



Aimée Marot, *Gliding on the River*, 2023

Aimée Marot, *Russian Impression*, 2023

singeaient leur accent et leurs crises d'impatience. C'était ainsi. Chaque école d'architecture devait avoir son Pnine-Sauveteur, ne serait-ce qu'à titre d'épouvantail contre tout désir de pureté ou d'absolu. Et le même phénomène se produisit avec les jeunes qui pensaient que la quête de leurs parents, condamnée à l'échec comme rêve d'architecture matérielle, pouvait être élevée à une autre dimension, plus virtuelle, et n'en devenir que plus efficace et réelle. Tandis que toute une escouade, exaspérée par les sermons gémissants des bouffons, débarqua à West Point, d'autres, qui avaient attrapé les ficelles et le jargon de l'époque, et avidement regardé le film de Carl Sagan, *Cosmos: A Personal Voyage*, au Yacht Club de Poughkeepsie, prirent la tangente pour rejoindre les Mecques du management et des sciences de l'information. Les cérémonies d'adieu étaient plutôt brèves et silencieuses, car tous les nageurs, ceux qui partaient comme ceux qui restaient, se pensaient fidèles à leur aventure commune : ceux qui partaient parce qu'ils avaient de nouveau une destination, et ceux qui restaient parce que, somme toute, ils continuaient à nager.

## Révolution

Progressant plus lentement et de façon plus erratique à cause de la diminution du nombre de ses rétronageurs synchronisés, la piscine, dans la partie amont de l'Hudson, prit de plus en plus l'allure d'un nouveau radeau de la Méduse ou d'une nef des fous. Son bâti d'acier rouillé avait presque la même couleur que l'eau, et ses trois générations de survivants, loin de former un équipage organisé et soudé par un but commun, paraissaient être le fruit hasardeux et désolant d'une lointaine débâcle. Assis, les pieds dans l'eau, sales, à moitié nus, et chantant faux de vieilles plaintes russes qu'ils avaient à moitié oubliées, les nageurs donnaient l'impression d'une bande de naufragés. Pendant longtemps, des milles et des années, la seule chose qu'ils persistèrent à faire ensemble, par une sorte d'atavisme, fut de tourner les yeux vers l'aval tandis que leur piscine progressait vaille que vaille dans la direction opposée, et par conséquent ils ne voyaient ni ne savaient où ils allaient. La rétroaction s'était changée en nostalgie : un sentiment qui paraissait drainer leur énergie, alors qu'en fait, comme ils finiraient par s'en rendre compte, il les remplissait de nouveaux espoirs.

Parmi les représentants de la nouvelle génération, qui ne comprenaient plus rien aux discours de plus en plus vaseux des bouffons (truffés de mots tels qu'urbain ou urbanité), certains s'étaient mis, par désœuvrement, à essayer de déchiffrer les vieux livres russes que leurs grands-parents avaient emportés avec eux : des sortes de manifestes où l'idée de la ville semblait se dissoudre dans de mystérieuses steppes, forêts et toundras. Tout en questionnant les quelques nageurs encore vivants qui avaient construit la piscine, réveillant le vieux rêve désurbaniste de ces derniers, ils laissaient leurs esprits voguer à travers les paysages traversés, en les fantasmant comme des incarnations plausibles de villages, de dachas, de kolkhozes ou de campagnes à la Tolstoï. De toute évidence, la nostalgie se métamorphosait chez eux en curiosité extra-lucide. Observant aussi les bateaux et les péniches qui naviguaient sur le fleuve dans un sens ou dans l'autre, ils remarquèrent que tous, comme la piscine elle-même, paraissaient avancer à l'aveugle, comme si, dans leur cas, la seule idée d'avoir un point de départ et une destination valait feuille de route, et les exemptait d'avoir à prêter la moindre attention aux mondes qu'ils traversaient.

Que diriez-vous... demanda un jour l'une des jeunes nageuses, à moitié par plaisanterie, que se passerait-il si nous inversions notre mode de locomotion et si nous nous mettions à regarder dans les

yeux la direction où nous allons ? Joignant le geste à la parole, elle s'était saisie d'une tôle d'acier rouillé qui s'était détachée du bâti de la piscine et, la plongeant directement dans l'eau sale du fleuve, avait commencé à pagayer vers l'amont. Cette astuce, aussitôt imitée par d'autres jeunes qui semblaient n'avoir attendu qu'un signal de ce genre, jeta la stupeur parmi les nageurs qui stoppèrent soudain leur ballet pour s'interroger mutuellement du regard. Surprise : au lieu de se mettre à refluer vers l'aval, la piscine continuait à remonter le courant, démontrant que la blague était non seulement efficace, mais aussi moins fatigante. Les plus consternés furent les bouffons, que la plaisanterie avait soudain extirpés de leur rêvasserie bavarde. C'était là, s'exclamèrent-ils, cherchant vainement l'approbation des nageurs, l'acte le plus scandaleusement régressif dont ils aient jamais été témoins, et qui révélait « un manque flagrant de sens dialectique ». Joignant le geste à la parole – ce qui avait paru extraordinairement conséquent venant d'eux –, ils avaient alors tous plongé très théâtralement dans le fleuve... et vu les dos de leurs anciens élèves disparaître lentement dans la brume du nord : preuve supplémentaire, à leur stupéfaction, que l'action ou la provocation peuvent fort bien n'entraîner aucune réaction.

## Soulagement

À partir de ce moment, les choses changèrent du tout au tout dans la piscine. Comme la locomotion était désormais prise en charge par les payeurs, qui s'aiderent bientôt de toutes sortes d'autres dispositifs de fortune (tels que voiles et roues à aubes improvisées), la plupart des vieux constructivistes commencèrent à se laisser flotter dans l'eau, à deviser librement entre eux ou avec les payeurs, et à contempler enfin les paysages alentour. En fait, cesser de nager uniformément contre l'état répressif qu'ils avaient voulu fuir fut un profond soulagement. Ils s'aperçurent que ces décennies de natation synchronisée, en plus de leur raidir la nuque, les avaient surtout condamnés à être systématiquement déçus par tous les endroits où ils étaient parvenus : rien n'était jamais à la hauteur de la métropole qu'ils avaient fantasmée tandis qu'ils brassaient rythmiquement l'eau comme des « têtes de mules ». N'étaient-ils pas eux-mêmes responsables de leur déception ? N'avaient-ils pas été les galériens volontaires de l'espoir, juste un peu plus concentrés et organisés que les conducteurs des chalands, assoupis sur l'extraordinaire puissance de leurs machines ? Peut-on vraiment conduire ou naviguer avec juste un rétroviseur ? Cette prise de conscience ne les découragea pas pour autant. Foncièrement honnêtes, les vieux nageurs étaient toujours capables de reconnaître une amélioration, même tardive, et bien que, à première vue, l'initiative de leurs rejets ait paru prendre leur conviction et leur instinct à contre-pied.

À mesure qu'ils laissèrent leurs yeux et leur esprit voguer à travers les paysages, et qu'ils cessèrent de réprimer vainement leurs accès répétés de nostalgie – les bouchons d'oreilles étaient sans effet contre de telles sirènes –, ils eurent l'impression, en particulier quand les villes et banlieues traversées s'évanouissaient au profit de longues séquences de forêts et de campagnes, que l'horizon se changeait en une espèce de monde en quatre dimensions où les paysages de leur enfance se télescopaient étrangement avec ceux de la Nouvelle-Angleterre. La vallée de l'Hudson, se dirent-ils, était comme percée au cœur d'Antiterra. Dans les régions d'eau et de forêt de la haute vallée de l'Hudson, les îles passaient d'abord inaperçues, jusqu'au moment où leur masse uniformément arborée se mettait lentement à glisser et à se détacher des rives. Elles devinrent bientôt des sortes d'utopies où les nageurs restaurèrent leurs liens et recouvrirent des compétences ou techniques depuis longtemps oubliées. Sur quelques-uns de ces mondes à la dérive, ils rencontrèrent aussi

des clandestins qui ne paraissaient pas très différents d'eux, et qui les accueillirent comme s'ils les avaient toujours attendus.

## Troie

Après avoir aidé à réparer la piscine et bricolé divers instruments de propulsion en recyclant des éléments rouillés de sa structure ou toutes sortes d'objets flottants, un certain nombre de vieux nageurs choisirent de se retirer, et d'abandonner le radeau à telle ou telle étape de son parcours. Bien qu'ils assortissent leurs adieux de commentaires ironiques ou désobligeants sur ce que la piscine et l'aventure étaient devenues, ne serait-ce que pour adoucir leur caractère déchirant, tous savaient que la raison de leur départ était qu'ils ne voulaient pas devenir un fardeau ni ralentir un radeau diminué. La plupart d'entre eux furent ainsi laissés sur ces îles fluviales qui formèrent, dans l'esprit des équipiers, une sorte de collier, d'archipel linéaire, une piste de souvenirs. D'autres, plus idéalistes, abandonnèrent discrètement leurs corps épuisés au courant et furent ainsi ramenés dans l'océan où leurs dépouilles doivent désormais s'être désintégrées dans la matière grise d'un septième continent.

Au moment où la piscine rafistolée atteignit Albany, puis Troy – mais quoi, New York n'avait-elle pas été leur Iliade ? –, tous les membres de l'équipage d'origine étaient soit partis, soit morts. Le radeau ne comptait plus qu'une horde de payeurs, rameurs, gondoliers ou nageurs qui, si l'on excepte trois ou quatre rebelles ou naufragés adoptifs, étaient tous nés dans l'eau et mus par un instinct d'anguille ou de saumon.

Lorsque la piscine mouilla à la hauteur de Peebles Island, à la jonction de l'Hudson et d'un gros confluent, les membres de la horde se sentirent tous comme une bande de Personnes prises dans les boyaux d'un cheval de Troie fracassé qui finirait bien par trouver son chemin de retour vers nulle part. Et de fait, les payeurs n'eurent pas besoin de se concerter ni de décider quoi que ce soit lorsque, peu après avoir appareillé, leur radeau, quittant l'Hudson, s'engagea dans la Mohawk River.

## Odyssée

La remontée de la Mohawk, principal passage nord-ouest à travers les Appalaches, ça et là zébré par les vieux aqueducs du canal Érié, fut une longue odyssée à travers un continent perdu qui paraissait s'être métamorphosé en un mikado indéchiffrable d'écluses, un tunnel d'espérances et de nostalgies perdues. Cohoes Falls, Schenectady, Rotterdam, Amsterdam, Canajoharie, Little Falls, Ilion, Frankfort, Utica, Rome... mais leur périple ne fut pas seulement une Énéide virgilienne. Tout au long du parcours, de vieux télescopes de cultures et de civilisations s'étaient soldés par des fatras déracinés de pierre, d'acier, de béton et d'asphalte, de pavillons individuels et de marinas qui jonchaient les rives et la vallée pendant des verstes. Mais ailleurs, au bout de pistes à moitié effacées de part et d'autre de la rivière, dans des endroits discrets des rives, dans des clairières secrètes, et là sur des îles qui paraissaient avoir entièrement échappé à la colonisation, il était encore possible de mener des vies à la Huckleberry Finn, et même de capter les rêves de peuples disparus.

La remontée de la Mohawk s'avéra bien plus difficile que celle de l'Hudson. La piscine était trop grande, trop lourde et trop usée pour entrer dans les écluses ou être hissée au-dessus des chutes. Les payeurs la démantelèrent donc en radeaux plus petits, d'abord cinq, puis six, qui devinrent les embarcations d'escouades, de tribus ou de clans distincts. Certains explorèrent en chemin,

en alternant pagaie et portage, différentes vallées tributaires, mais qui se rejoignaient toujours dans la Mohawk, seul corridor qui paraissait pouvoir conduire à une porte de l'Ouest. Au cours de ce long périple, plein de méandres, les maîtres-nageurs, bien qu'ils fussent de plus en plus attentifs à opérer comme les agents secrets d'un complot ineffable, firent plusieurs rencontres avec des indigènes, généralement des individus solitaires, des hors-la-loi, des somnambules ou des Wills of the Mill, qui parfois rejoignirent l'équipage à titre de membres adoptifs. Tous étaient porteurs de mémoires collectives, de légendes à moitié oubliées, ou de nouvelles de nulle part qui, patiemment rapiécées autour des feux de camp, donnèrent peu à peu une sorte de sens et de signification à l'improbable aventure des maîtres-nageurs : Iroquoia, la porte de l'Est de la Longhouse, Haudenosaunee, une ligue de peuples amérindiens, arrière-arrière descendants de la horde des Sapiens qui s'étaient fauflés en Amérique, eux aussi depuis la Sibérie, par le détroit de Béring, il y a quinze mille ans... Les nageurs n'avaient-ils fui la Révolution que pour en accomplir une autre, beaucoup plus ambitieuse, en renversant littéralement le cours de l'histoire ?

Après l'immense dilatation du lac Oneida, qu'ils explorèrent comme un archipel d'îles flottantes, les maîtres-nageurs commencèrent à envisager les vastes territoires de forêts qui les entouraient, très russes à vrai dire, comme un chapelet de grandes clairières qui pouvaient fort bien avoir été les agoras discrètes d'une confédération de mondes. Deux longues étapes sur les îles Dunham et Frenchman leur avaient permis de récupérer et de récapituler leur voyage lorsque, au débouché ouest du lac, leurs radeaux furent comme aspirés sans effort dans la rivière Oneida. Voguer au ralenti, au gré des boucles de la rivière, parmi les signes et les fatras épars de l'Amérique suburbaine fut une nouvelle expérience. Dans le silence de cette séquence où ils passèrent plusieurs saisons – dès Rome, ils avaient cessé de naviguer le long du canal Érié, et divergé de son tracé –, l'espace-temps semblait tour à tour se dilater et se contracter. En chemin, ils croisèrent de plus en plus d'individus, et même de groupes qui, comme eux, avaient fui les villes et trouvé refuge là, dans les bois et les campagnes. Quand certains étaient là depuis des lustres, beaucoup d'autres étaient jeunes et n'avaient quitté que depuis peu leurs boulots et leurs milieux. Et alors que plusieurs se montraient farouches ou méfiants, les autres étaient au contraire curieux et accueillants. Apparemment, une sorte d'exode urbain se dessinait. La forêt foisonnait de mondes qui subvertissaient l'idée même de suburbia. Pour la première fois depuis l'époque où la piscine s'était engagée dans l'Hudson, les nageurs-payeurs – qu'étaient-ils au juste à présent ? – se prirent d'intérêt pour les gens, curieux et respectueux de la façon dont ils vivaient, mangeaient, parlaient, prenaient soin d'eux et de leurs milieux, rêvaient. Ils apprirent beaucoup à leur contact.

Ces rencontres leur avaient rendu force et courage, et c'est presque avec joie qu'ils remontèrent la rivière Seneca, comme s'il s'agissait du cordon ombilical qui devait les conduire à une matrice, une île en terre... un monde. Certes, d'autres déceptions les attendaient, comme au lac Onondaga, alias Syracuse, autrefois cœur battant des Six Nations, désormais écrasé par un amas de buildings et d'infrastructures bavant des nappes de périphéries, un désert. Ils se replièrent, ruminant un serment : « *We won't get fooled again!* » Mais plus loin, d'étranges communes et clairières ne cessèrent d'apparaître dans les écarts les plus improbables du pays, entre lesquelles les nageurs agirent comme des messagers, réouvrant de vieilles pistes : Cross Lake, Jordan... Et lorsqu'ils pénétrèrent dans la réserve naturelle de Montezuma, sur l'exutoire du lac Cayuga, ils eurent l'impression que quelque chose, quelque part, allait finalement se produire.

En entrant dans le lac, taillé comme un vaste fjord dans un paysage de collines, les nageurs se rendirent compte que ce à quoi ils avaient aspiré tout au long de leur périple n'était pas une métropole, ni même une ville, mais bien plus que cela (si en effet « *less is more* ») : un pays ou, oui, un monde... un paysage où l'on pourrait imaginer de passer, ou en tout cas de projeter, l'intégralité de son existence ; un endroit où toutes les dimensions de la vie, que les modernes avaient distinguées et ségréguées en zones dans un monde de plus en plus global, seraient toutes simultanément possibles et intriquées. Non pas tant une enclave de pureté qu'une arène de relative autonomie : un Moyen Âge de passés et de futurs, un monde dans un jeu de mondes.

Après quelques milles de pure contemplation, les nageurs abandonnèrent tous leurs radeaux et recommencèrent à nager, cette fois dans l'eau libre. Le lac Cayuga n'était-il pas lui-même comme une extraordinaire piscine flottante ?

## **Ithaca**

Un jour, à l'aube, un chien ivre errant sur la plage de Stewart Park se mit à hurler à la lune qui s'effaçait.

En langage de chien, il voulait dire : « *People at the landing* ».

Ce texte est la version française d'un essai écrit en anglais en 2016 et donné sous forme de conférence à l'Office for Metropolitan Architecture de Rotterdam, à la Cité de l'architecture et du patrimoine de Paris ainsi qu'à la Triennale d'architecture de Lisbonne. Le texte appartient au chantier d'un livre hypothétique intitulé *Palimpsestuous Ithaca : un manifeste relatif du suburbanisme*.

